

BEST-SELLER - NEW YORK TIMES

Cheryl Strayed

# Wild

RÉCIT



“Pour sauver ma peau,  
j’ai décidé de ne plus avoir  
peur et d’avancer”

ARTHAUD

# Cheryl Strayed

# Wild

RÉCIT

Lorsque sur un coup de tête, Cheryl Strayed boucle son sac à dos, elle n'a aucune idée de ce qui l'attend. Tout ce qu'elle sait, c'est que sa vie est un désastre. Entre une mère trop aimée, brutalement disparue, un divorce douloureux et un lourd passé de junkie, Cheryl vacille. Pour tenir debout et affronter les fantômes de son passé, elle choisit de s'en remettre à la nature et de marcher. Elle part seule pour une randonnée de mille sept cents kilomètres sur le Chemin des crêtes du Pacifique, un parcours abrupt et sauvage de l'Ouest américain. Au fil de cette longue route, elle va surmonter douleurs et fatigue pour renouer avec elle-même et finalement trouver sa voie.

Franche, dynamique et un brin déjantée, Cheryl Strayed nous entraîne grâce à ce récit humain et bouleversant sur les chemins d'une renaissance.

Née en 1968, **Cheryl Strayed** a déjà publié un roman, *Torch*. Écrivain reconnu depuis le succès de *Wild*, elle vit dans l'Oregon avec son mari et ses deux enfants.

ARTHAUD

Wild



Cheryl Strayed

Wild

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2013  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0812-9805-7

*À Brian Lindstrom  
Et à nos enfants,  
Carver et Bobbi*





## Note de l'auteur

Pour écrire ce livre, j'ai relu mes journaux intimes, vérifié certaines informations lorsque je le pouvais, consulté plusieurs proches apparaissant dans le récit et fouillé dans mes souvenirs. J'ai changé les noms de la plupart des personnes citées, mais pas tous, et j'ai parfois modifié certains détails afin de préserver leur anonymat. Aucun événement ou personnage n'a été inventé, j'en ai parfois omis certains, lorsque cela n'avait pas d'impact sur l'histoire telle que je l'ai vécue.



## Prologue

Les arbres étaient hauts, mais je me trouvais encore plus haute qu'eux, accrochée au flanc d'une montagne du nord de la Californie. Quelques instants plus tôt, j'avais retiré mes chaussures de randonnée, et la gauche avait été propulsée dans le précipice par mon énorme sac à dos qui venait de se renverser. Elle avait dévalé le chemin caillouteux, rebondi sur un surplomb à quelques mètres en contrebas, puis disparu sous le feuillage. Impossible de la récupérer. J'avais poussé un cri incrédule. J'avais beau vivre dans la nature depuis trente-huit jours et savoir qu'il pouvait se passer n'importe quoi, le choc restait difficile à encaisser.

Je n'avais plus de chaussure gauche. Fini, terminé.

J'ai serré l'autre contre moi comme un bébé, bien que ce soit ridicule. À quoi pouvait bien servir une chaussure dépareillée ? À rien. C'était un objet inutile, une orpheline pour qui je ne pouvais éprouver aucune pitié. Une grosse bottine Raichle en cuir marron qui pesait son poids, avec ses lacets rouges et ses œillets métalliques. Je l'ai soulevée au-dessus de ma tête et lancée de toutes mes forces. Elle s'est enfoncée entre les arbres, disparaissant à tout jamais.

J'étais seule. Pieds nus. J'avais vingt-six ans et, moi aussi, j'étais orpheline. « Une vraie vagabonde », avait commenté

un inconnu deux semaines plus tôt lorsque je m'étais présentée et lui avais expliqué à quel point j'étais seule au monde. Mon père était sorti de ma vie quand j'avais six ans. Ma mère était morte quand j'en avais vingt-deux. Après son décès, mon beau-père, que je considérais jusque-là comme mon père, s'était peu à peu transformé en un homme que je ne reconnaissais plus. Mon frère et ma sœur avaient pris leurs distances pour faire leur deuil, malgré mes efforts pour que nous restions unis. J'avais fini par renoncer et m'éloigner moi aussi.

Au cours des années qui avaient précédé la disparition de mes bottines dans le ravin, j'avais moi aussi dansé au bord du précipice. J'avais erré, tourné, dérivé – du Minnesota à l'Oregon en passant par New York, puis à travers tout l'ouest du pays – jusqu'à me retrouver là, sans chaussures, en cet été 1995, perdue mais les pieds sur terre.

Une terre que je ne connaissais pas mais qui avait toujours existé, et où le chagrin, la confusion, la peur et l'espoir avaient fini par me conduire. Une terre où je comptais devenir la femme que je voulais être, et retrouver la petite fille que j'avais été. Une bande de terre de soixante centimètres de large sur quatre mille deux cent quatre-vingts kilomètres de long.

Une terre qui s'appelait le Pacific Crest Trail, ou « chemin des crêtes du Pacifique ».

La première fois que j'en avais entendu parler, c'était sept mois plus tôt, alors que je vivais à Minneapolis. J'étais triste, désespérée, sur le point de divorcer d'un homme que j'aimais encore. Je faisais la queue à la caisse d'un magasin de matériel de camping pour acheter une pelle pliante ; j'avais attrapé un livre intitulé *The Pacific Crest Trail, Volume I: California* sur une étagère et jeté un coup d'œil à la quatrième de couverture. Le PCT était apparemment

## *Prologue*

un sentier de grande randonnée qui s'étendait sans interruption de la frontière mexicaine à la frontière canadienne, en longeant neuf chaînes de montagnes : la sierra de la Laguna, les monts San Jacinto, les montagnes de San Bernardino, les monts San Gabriel, les monts Liebre, les monts Tehachapi, la Sierra Nevada, les monts Klamath et la chaîne des Cascades. À vol d'oiseau, cela ne représentait que mille six cents kilomètres, mais les détours du chemin rallongeaient considérablement la distance. Le PCT sillonnait l'intégralité des États de la Californie, de l'Oregon et de Washington, à travers des parcs naturels, des réserves protégées, des terrains fédéraux, tribaux ou privés, des déserts, des montagnes, des forêts, des fleuves et des routes nationales. J'avais retourné le livre pour observer la photo de couverture – un lac parsemé de rochers et entouré de sommets acérés sur fond de ciel bleu – avant de le reposer sur son étagère et de régler mon achat.

Mais, quelque temps plus tard, j'étais retournée chercher ce guide. À ce stade, le Pacific Crest Trail n'avait pas encore de réelle existence pour moi. Ce n'était qu'une vague idée un peu exotique, pleine de mystère et de promesses. Lorsque je suivais son tracé en dents de scie du bout du doigt sur la carte, je sentais monter quelque chose en moi.

J'avais pris la décision de faire cette randonnée – ou, du moins, d'aller aussi loin que je le pourrais en cent jours. Séparée de mon mari, je vivais seule dans un appartement de Minneapolis, je bossais comme serveuse et j'étais plus déprimée et perdue que jamais. Chaque matin, j'avais l'impression de regarder le ciel depuis le fond d'un puits. Alors, j'avais décidé d'en sortir pour devenir une randonneuse en solo. Après tout, pourquoi pas ? J'avais déjà incarné tant de rôles à première vue incompatibles. Épouse aimante, puis adultère. Fille chérie qui passait

désormais ses vacances seule. Perfectionniste ambitieuse et écrivain en herbe qui enchaînait les petits boulots alimentaires tout en abusant de la drogue et des amants d'un soir. J'étais la petite-fille d'un mineur de charbon de Pennsylvanie et la fille d'un ouvrier en métallurgie reconverti dans le commercial. Après la séparation de mes parents, j'avais vécu avec ma mère, mon frère et ma sœur dans des immeubles peuplés de mères célibataires et de leurs enfants. Pendant mon adolescence, nous nous étions installés en pleine forêt dans le nord du Minnesota, pour un retour à la terre dans une maison sans toilettes, ni électricité et eau courante. Malgré tout cela, j'étais devenue *pom-pom girl* et reine du lycée, avant de partir à la fac et de me transformer en militante féministe de gauche.

Mais une femme qui marche seule en pleine nature sur près de deux mille kilomètres, c'était un rôle que je n'avais encore jamais essayé. Alors pourquoi pas : je n'avais rien à perdre.

Ce jour-là, alors que je me tenais pieds nus sur cette montagne californienne, la décision complètement inconsciente de me lancer dans une longue randonnée sur le PCT pour m'en sortir me semblait remonter à des années, appartenir à une autre vie. À l'époque, je croyais que tout ce que j'avais vécu jusque-là m'avait préparée à ce voyage. En réalité, rien ne pouvait m'y préparer. Chaque jour sur le chemin était la seule préparation possible à celui qui suivrait. Et, parfois, cela ne suffisait même pas.

Comme lorsque j'ai assisté à la chute définitive de mes chaussures dans un ravin.

Au fond de moi, je n'étais pas mécontente de les voir disparaître. Depuis six semaines que je les avais aux pieds, j'avais parcouru des pistes désertiques, marché dans la neige, croisé des arbres, des buissons, des herbes, des fleurs

## *Prologue*

de toutes les tailles et de toutes les couleurs, monté et descendu des montagnes, traversé des champs, des clairières et d'autres terrains dont je serais bien incapable de parler, hormis pour dire que j'y étais passée, que je l'avais fait, que j'avais réussi. Et, pendant tout ce temps, elles m'avaient causé d'énormes ampoules et mis les pieds à vif ; mes ongles avaient noirci et quatre d'entre eux s'étaient détachés dans d'atroces souffrances. Quand j'ai perdu mes chaussures, j'en avais fini avec elles et elles en avaient fini avec moi, en dépit de l'affection que j'éprouvais pour elles. D'objets inanimés, elles étaient devenues des extensions de ma personne, comme à peu près tout ce que je transportais cet été-là – mon sac à dos, ma tente, mon sac de couchage, mon purificateur d'eau et le petit sifflet orange qui me tenait lieu d'arme. Je connaissais chacune de ces choses par cœur et je savais que je pouvais compter sur elles pour aller jusqu'au bout.

J'ai baissé les yeux vers les arbres dont le sommet s'agitait doucement dans la brise. « Qu'ils gardent mes chaussures ! », ai-je songé, le regard plongé dans l'immensité verte. C'était à cause de la vue que je m'étais arrêtée là. On était en fin d'après-midi, au milieu du mois de juillet, et je me trouvais à des kilomètres de la moindre trace de civilisation, à plusieurs jours de marche du bureau de poste solitaire où m'attendait mon prochain colis de réapprovisionnement. Certes, quelqu'un pouvait me dépasser sur le chemin, mais cela arrivait très rarement. Il s'écoulait généralement des jours sans que je voie personne. De toute façon, cela importait peu. Je devrais me débrouiller par mes propres moyens.

J'ai contemplé mes pieds nus et abîmés, avec leurs quelques ongles restants. Ils étaient d'un blanc maladif jusqu'à quelques centimètres au-dessus de la cheville, là où s'arrêtaient mes chaussettes de laine. Mes mollets étaient

## *Wild*

musclés, bronzés et poilus, couverts de crasse et d'une constellation de bleus et d'égratignures. J'avais commencé ma randonnée dans le désert des Mojaves et n'avais pas l'intention de m'arrêter avant d'avoir posé la main sur le pont qui enjambe le fleuve Columbia à la frontière entre l'Oregon et l'État de Washington, celui qu'on appelle pompeusement le pont des Dieux.

J'ai regardé vers le nord, dans sa direction – la seule pensée de ce pont me guidait comme un phare. J'ai regardé vers le sud, d'où je venais, vers l'étendue sauvage qui m'avait formée et endurcie. J'ai réfléchi aux différentes possibilités qui s'offraient à moi. Je savais qu'il n'y en avait qu'une seule d'envisageable. Comme toujours.

Continuer à marcher.



Première partie

LES DIX MILLE CHOSES

*The breaking of so great a thing  
Should make a greater crack.*  
La chute d'un si grand homme  
aurait dû faire plus de bruit.

William SHAKESPEARE  
*Antoine et Cléopâtre*



## Les dix mille choses

Ces trois mois en solo sur le Pacific Crest Trail avaient eu de nombreux points de départ. Il y avait d'abord eu la première fois où je m'étais dit, sans vraiment réfléchir, que je pourrais le faire ; puis la décision plus sérieuse de réellement me lancer ; puis une troisième étape, beaucoup plus longue, où j'avais consacré des semaines à acheter du matériel, remplir mon sac, me préparer. Puis le moment où j'avais démissionné de mon boulot de serveuse, concrétisé mon divorce et vendu presque tout ce que je possédais, avant de dire au revoir à mes amis et d'aller me recueillir une dernière fois sur la tombe de ma mère. Puis le long trajet en voiture depuis Minneapolis jusqu'à Portland, dans l'Oregon, et quelques jours plus tard le vol pour Los Angeles, d'où je m'étais rendue en stop jusqu'à la ville de Mojave, et, de là, jusqu'au croisement entre le PCT et la route nationale.

Ensuite, il y avait eu les premiers pas sur le chemin, très vite suivis de la prise de conscience déprimante de ce que cette randonnée signifiait vraiment, et de la décision de tout arrêter, parce que c'était absurde, inutile et ridiculement difficile, bien plus que je ne l'avais imaginé, et parce qu'au fond je n'étais absolument pas préparée.

Enfin, il y avait eu la vraie vie au jour le jour sur le PCT.

La volonté de rester et de continuer envers et contre tout. Malgré les ours, les serpents à sonnette et la peur des pumas que je n'apercevrais jamais ; malgré les ampoules, les croûtes, les égratignures et les lacérations. Malgré l'épuisement, la privation, le froid, la chaleur, la monotonie, la douleur, la soif, la faim, la gloire et les fantômes qui me poursuivaient tout au long de ces mille sept cent soixante-dix kilomètres depuis le désert des Mojaves jusqu'à l'État de Washington.

Et puis, une fois que j'aurais terminé, que j'aurais parcouru tous ces kilomètres pendant des jours et des jours, viendrait la révélation : le véritable point de départ n'était pas celui que je croyais. Ma randonnée sur le Pacific Crest Trail n'avait pas commencé lorsque cette idée m'avait traversé l'esprit, mais bien avant que je puisse l'imaginer. Très exactement quatre ans, sept mois et trois jours avant, dans une petite chambre de la clinique Mayo à Rochester, dans le Minnesota ; le jour où j'avais appris que ma mère allait mourir.

J'étais habillée en vert. Pantalon vert, chemise verte, nœud vert dans les cheveux. C'était elle qui m'avait cousu ces vêtements – comme elle le faisait depuis ma plus tendre enfance. Parfois, le résultat était à la hauteur de mes rêves ; parfois non. Je n'étais pas particulièrement emballée par cet ensemble vert, mais je le portais quand même comme une sorte de punition, d'offrande, de talisman.

Ce jour-là, tandis que j'accompagnais ma mère et Eddie, mon beau-père, d'étage en étage dans la clinique pour qu'on la soumette à une batterie d'exams, je ressaisais une prière dans mon esprit – bien que « prière » ne soit pas vraiment le mot adapté pour cette incantation. Je ne me mettais pas à genoux devant Dieu. Je ne croyais

N° d'édition : L.01EBNN000279.N001  
Dépôt légal : février 2013

